

UN CONVERTI.



LOUXEMBOURG — IMP. YRUYK M. BOURGEEH.

Un converti.

Citoyens !

Si jamais j'ai hésité à m'élancer dans le public, c'est bien cette fois-ci, où je dois le faire contre un ami d'antan que je vénérâis toujours comme le premier champion du libéralisme de notre corps législatif, le porte-drapeau de la libre pensée, le leader du progrès. Vous m'avez deviné, je veux vous parler-bien malgré moi je vous l'assure —, contre la candidature de ce cher *Brasseur*, auquel nous avons porté, le „dies nefas“ du 10 Juin, — nos regrets jusqu'à la gare de Luxembourg, quand on nous le ramenait du Waterloo d'Esch, les côtes cassées, les reins traînants. Oui je partageais de tout cœur, en cette triste journée, le malaise qui surprenait tout homme de bien, en voyant que ces rustres de la cité „mauvaise“ n'avaient plus réminiscence de tout le bien dont il les avait noyés, à nos frais souvent, depuis un quart de siècle, je dis „à nos frais“, parceque dans son dévouement pour les bœufs et les chevaux et les minettes de ces ingrats, il sacrifiait toujours l'intérêt de nos commerçants et fonctionnaires. Certes, en Lui serrant la main, j'avais le cœur plus serré encore, quand je le voyais, ce bon camarade, qui se faisait violence à écraser une larme d'amertume dans cet œil qui ne reflétait jamais que candeur et fidélité.

Mon unique consolation se faisait jour dans le soupir

„pauvre Lexi“, soupir qui se confondait avec son juron, cette fois plus que justifié? „les canailles“! Depuis ce jour désastreux je ne rêvais, de concert avec deux bataillons de ses amis, que revanche sanglante pour l'injure qui lui a été infligée, et depuis la vacance d'un siège à la chambre, je ne m'occupais que de l'élection de mon cher ami et collègue.

Mais quel changement dans mes vues politiques depuis!!

Ayant eu l'occasion depuis une quinzaine de voir de près avec quels moyens on fait de son côté la guerre électorale; ayant touché, derrière les coulisses, aux ficelles qui doivent faire danser les marionnettes ayant vu surtout quelle est la qualité politique des personnages qui se passionnent si énormément pour cette candidature qui était la mienne aussi, je m'épouvantais, et ma conscience me criait: Non, non, ce n'est pas le patriotisme qui est le mobile de cette campagne fébrile, sans trêve, sans pitié ni merci, — non! loin du bien de l'état, c'est plutôt, de l'égoïsme cynique qui les pousse à ces excès! — Voilà l'expérience et l'aveu d'un converti qui vient aujourd'hui réparer ses fautes autant que possible par les réflexions qui, j'espère, seront vivement ressenties par chaque citoyen de bon sens qui aime sa patrie au-dessus de toute amitié particulière. — Allons voir :

a) Parmi les gens suspects qui patronnent à outrance notre ami *Brasseur*, ce sont en premier bien les sous-officiers à coiffure pointue des usines de la *Lux. Zeitung*.

Si des gens de cet acabit jouent le premier violon au concert, pour tout sûr la danse ne sera rien moins que patriotique. Tout Luxembourgeois connaît suffisamment depuis un temps immémorial ces tristes sires qui de tout

temps ont occasionné tant de soucis à notre autonomie ! Si donc *Brasseur* est le héros qu'ils recherchent pour leurs exploits, si *Brasseur* possède avant tout leur confiance, dès lors il perd la nôtre, et nous dirons : „Ab nach Cassel“ avec *Brasseur* ! car nous ne pourrions que nous méfier de lui, le „timeo Danaos“ restant toujours vrai. — Il serait un péril national.

b) La seconde puissance qui envoie toutes ses batteries en campagne pour notre ami *Brasseur*, c'est la Banque Internationale cette institution prussienne, dont la main de fer pèse si lourdement sur des milliers de nos concitoyens ; cette puissance redoutable qui devient si inquiétante quand on réfléchit qu'elle a en mains le monopole du crédit de chaque particulier.

Augmenter cette puissance par des représentants, les leurs, outre ceux qu'ils possèdent déjà, constituerait encore un péril national.

c) Une autre catégorie de soi-disant Luxembourgeois s'intéresse chaleureusement dans le combat pour *Brasseur*, et ce sont les employés supérieurs de notre „Betriebs“. Il serait oiseux de s'arrêter longtemps à la morale que tout homme réfléchi peut déduire de ce phénomène.

Mon docteur dirait tout simplement : „Malum signum in urina“, et même ses amis intimes doivent dire au maître *Brasseur* à cette occasion : „qui se ressemble, s'assemble“. Ces Messieurs ne sont pas nationaux, c'est leur droit civique de germains. Mais de notre côté c'est et notre droit et notre devoir civique de suspecter les représentants qu'ils veulent — eux-nous imposer ! — Encore, un péril national !

d) Même la trop grande aménité que notre ministre d'Etat témoigne à la candidature *Brasseur* me donne sujet à réflexion.

Que feu Mr. Servais ait commis un acte méritoire de grand patriotisme lors de son interpellation, tout le monde en convient. Mais que son fils ait hérité par là des disgrâces et des rancunes du ministre interpellé, cela prouverait *que c'est le persécuté qui est cette fois le patriote*. Un argument imposant pour l'honorer de nos suffrages, de préférence au protégé ministériel. Ce protégé pourrait encore une fois, et de par là, constituer un péril national!

e) Il est un argument de haute psychologie encore qui s'impose à nous électeurs de la capitale dans le choix de notre candidat.

Dès qu'un civis prend en puissance civique ou politique un vol trop haut au-dessus des têtes de ses concitoyens, il devient par là une gêne, un péril même pour ceux-ci. — C'est pourquoi les Grecs, ces politiciens les plus roués de tous les siècles, avaient inventé l'ostracisme par lequel on écartait pour un certain temps celui qui avait acquis une prépondérance trop grande dans les affaires publiques. Encore cet écart était-il la plus grande distinction. *Brasseur* n'aurait donc pas trop à se plaindre si on lui rendait mardi les honneurs d'un Thémistocle, d'un Aristide, d'un Alcibiade! Son ami Bismarck du reste repose sur les mêmes lauriers à Friedrichsruh, et quand on a travaillé comme notre Lexi, pour sûr on a bien mérité quelques années de repos, lequel serait d'autant plus agréable plus de fois qu'on est millionnaire. Encore ne s'est-il nullement recommandé à notre classe ouvrière lors de sa haute mission à la conférence de l'empereur Guillaume, où son génie ne lui dictait d'autre remède pour résoudre la grande question sociale que de ferrer d'avantage la classe ouvrière dans les règles du subjonctif et du participe passé, labeur qui leur sera adouci par un cidre jrelaté, pour l'invention duquel ordre est donné à Creuznach!

f) Ce qui a fait de moi de fond en comble un vrai converti, ce sont surtout les bazars de trucs électoraux qu'on a érigés un peu partout, et dont on use et abuse avec un sans-gêne vraiment pyramidal ! Inutile de les désigner nominativement ces bazars de finances, de chemins de fer, de promesses publiques, de presse suspecte, de minières et de hauts- et bas-fourneaux. Bref, ils fonctionnent à grande vapeur partout et dans les cabinets, et dans les cafés, et les bureaux, et les rues et les routes, — à grande vapeur, oui, mais surtout à grande pression !! Cette effervescence électorale est inusitée chez nous — et de bien mauvaise augure ! Elle se pratique absolument contre la liberté individuelle. Et on a de ces trucs pour tous les côtés faibles. Là où ni promesse ni menace ne peuvent trouver accès, on a des considérants et des conclusions et des sophismes au choix, et on les débite en gros et en détail. — Si, par exemple on accuse, pour le suspecter, Mr. *Em. Servais* de cléricisme, c'est tout simplement faire usage d'armes non conventionnelles pour attraper des naïfs, car qui ne sait pas que le fils *Emile Servais* est l'héritier direct des principes absolument libéraux dont nous savions animé notre regretté bourgmestre !

Douter de son libéralisme vaudrait à peu près l'argument que Mr. *Brasseur* serait devenu cléricale après avoir bu le lacryma *Cristi* à Berlin avec „son ami“ M^{onsieur} Kopp de Breslau, amitié qu'il invoquait à un moment de péril à Esch pour apaiser les cléricaux.

Sauvons du moins les apparences de sincérité ! —

Si notre ami *Brasseur* en avait mangé un de ces cléricaux, chaque vendredi depuis les 24 ans qu'il crie après eux, il n'en resterait plus la trace. Et pourtant est-il assez friand, notre ami, et y en a-t-il d'appétissants parmi ces calotins ! Moi, p. ex. je commencerais de préférence par celui de *Hollerich* !

Mais abandonnons les mauvaises farces à nos adversaires, puisque la partie n'est que trop sérieuse. Il s'agit cette fois — plus que jamais — de se prononcer si la souveraineté nationale réside ou bien dans la représentation luxembourgeoise ou bien de l'autre côté de Wasserbillig. Voilà la morale de nos élections, et il n'y en a pas d'autre. — Dixi, ami *Lexi!* —

Luxembourg, 5 Juillet 1890.

Dr. Juris.

A. Ley

